

La Revue Canadienne publie un album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les deux livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

# La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT (Payable d'avance)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire, par an, en avance, 2 \$ 00. Abonnement à l'Album Mensuel, par an, en avance, 2 \$ 00. Aux deux publications réunies, par an, en avance, 4 \$ 00. Tout l'abonnement et payant l'année entière, moitié prix que ci-dessus.

PRIX DES ANNONCES. Six lignes et au-dessous, première insertion, 25 cts. Deuxième insertion, 20 cts. Troisième insertion, 15 cts. Au-dessus par lignes. Toute insertion subséquente, le quart de prix. (Affranchir les lettres.)

## Notices Biographiques des Contemporains Illustres.

### M. O'CONNELL.

Vous vous plaignez que nous ayons toujours sur nos lèvres le nom d'O'Connell, et que nous dirigions sous nos efforts vers la ruine d'un simple individu, c'est qui est l'individu est un "pouvoir" ? Réponses de Wellington aux ministres. "Chambre des Lords, 1836."

"Mabilité vigens," vigoureux de mobilité, il est corpe et âme dans un état d'agitation permanente. Skiel sur O'Connell.

Un jour, le même jour peut-être, deux îles surgirent côte à côte du sein des mers. Toutes deux avaient reçu du ciel même parure verdoyante, mêmes ressources naturelles, même sol riche et fertile. Separées par un canal de quelques lieues, habitées par des populations d'origine et de mœurs différentes, étrangères l'une à l'autre pendant des siècles, ces deux îles vivaient heureuses, lorsque des aventuriers normands, après avoir conquis la première, vinrent s'emparer de la seconde, et bientôt les deux contrées se trouvèrent réunies sous le même sceptre. A dater de ce moment leur destinée n'offrit plus qu'un odieux contraste.

Ici la race conquérante se mêle peu à peu à la race conquise. Une aristocratie s'élève forte, éclairée, bienfaisante, qui se pose en face de la royauté, se constitue la patronne du peuple, et s'unit à lui dans une étroite communauté de mœurs, de langage, de religion, d'intérêts, d'idées et de préjugés; placée à la tête d'une société industrielle et commerçante, cette aristocratie sait en comprendre les besoins, et bientôt par son impulsion une aristocratie secondaire, née du travail et de la richesse, vient s'élever, s'échelonner au-dessous d'elle, et former comme une chaîne ininterrompue, qui lie et harmonise toutes les parties de l'échelle sociale de la base au sommet. Ainsi organisée, ainsi hiérarchisée, cette île, malgré les maux intimes qui la travaillent, malgré ce vent impétueux de démocratie qui mugit autour d'elle, offre encore aujourd'hui au monde le spectacle d'une nation forte et libre au sein de l'inégalité la plus complète.

Que si maintenant de cette île nous passons à l'autre, quelle différence ! Là, les conquérants, loin de s'unir aux indigènes, travaillent sans relâche à perpétuer les violences de la conquête; recrutés de pillards que leur envoi chaque jour la mère-patrie, ils promènent partout la dévastation et la mort. Pendant trois siècles ils se renouvellent sur cette terre, dédaignant de s'y fixer et la quittant chargés de ses dépouilles. Quand ils s'y fixent, non content de s'attribuer tout le sol, ils s'attribuent tout le droit, élèvent des barrières éternelles et infranchissables entre eux et les vaincus qu'ils foulent aux pieds, dont ils méprisent le langage, violentent les mœurs et dégradent la vie... Lorsqu'au XVIe siècle la mère-

patrie change de religion, ils changent avec elle, et s'étonnent qu'un peuple, à qui ils n'ont rien laissé que la foi de ses pères, refuse d'abandonner le seul bien qui lui reste : alors commence contre la race indigène une persécution atroce. La mère-patrie envoie des soldats, des canons et des boureaux; les saints de Cromwell s'abatent comme des vautours sur ce malheureux pays, le sang coule à flots pendant plus d'un siècle; et quand enfin les vainqueurs sont lassés d'une guerre qui n'enfante que des martyrs, la persécution se résout en un vaste système d'oppression légale et d'ilotisme organisé qui dure encore cent ans. Deux grandes révolutions, celles d'Amérique et de France, ont porté à ce système les premiers coups, et la Providence a suscité un homme fort qui achève aujourd'hui de le briser.

Toutefois, si les instruments d'une tyrannie de sept siècles sont à peu près anéantis, les effets de cette tyrannie subsistent, et le contraste se présente encore sous son plus hideux aspect : si bien que ces deux îles, nées avec des droits égaux à une même destinée, l'une, la Grande-Bretagne, s'étale heureuse, opulente, fière de ses vaisseaux qui couvrent les mers, de l'or qu'elle va chercher sur tous les points du continent, et de ces vieilles institutions si caduques qu'elles soient, car elles ont longtemps fait sa prospérité et sa gloire; l'autre, l'Irlande, gronde s'agite et pullule, nue, misérable, affamée sans commerce, sans industrie, sans autres ressources que la terre natale, qu'elle couvre de ses vœux pour qu'une aristocratie égoïste, abhorrée, en recueille les produits et les dépenses à l'étranger; l'Irlande, aujourd'hui politiquement libre, mais socialement esclave, exerçant des institutions qui n'ont jamais été que des armes meurtrières aux mains de ses oppresseurs, et réclamant le premier, le plus impérieux de tous les droits, celui de vivre par le travail. Tels sont les deux pays, qui se nomment par dérision sans doute, royaumes unis de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

Ce serait un grand et sombre tableau que celui des maux de l'Irlande; peut-être y aurait-il profit pour le lecteur à montrer comment des institutions semblables, appliquées dans un esprit différent, ont élevé un peuple au plus haut point de prospérité, et précipité un autre peuple dans un abîme de misères; à chercher après tant d'autres la solution de ce grave problème : comment soulager, comment rénover l'Irlande ? Problème effrayant pour l'Angleterre, car il grandit et se complique chaque jour; et devant ce résultat monstrueux d'une longue suite d'iniquités, à l'aspect de ce cancer rongeur attaché à son flanc, l'Angleterre hésite, car elle ne sait comment le guérir, elle n'ose l'extirper, non peut le laisser vivre, et il y a pour elle un péril presque égal dans la justice, dans l'inaction, ou dans l'injustice.

De telles questions, si intéressantes qu'elles soient trop vastes pour trouver place ici; je ne puis guère que les résumer et, d'ailleurs, ce travail n'est plus à faire, il est déjà fait et admirablement fait; c'est dans les pages à la fois graves et touchantes du livre de M. Gustave de Beaumont (1); dans ces pages où, sous l'aus-

(1) L'Irlande sociale, politique et religieuse, par Gustave de Beaumont.—Il a été publié depuis un autre ou-

ture raison de l'historien et du publiciste, on sent vibrer l'imagination d'un poète et palper le cœur d'un homme de bien, c'est là qu'il faut étudier l'Irlande dans son passé, dans son présent et dans son avenir, dans sa fervour religieuse dans son bouillonnement démocratique, dans ses mœurs à la fois patriarcales et sauvages, dans ses haines et dans ses amours ardents comme ses haines; dans les vices que lui a imprimés une dégradation de sept cents ans, et dans les vertus qu'elle lui a laissées; dans le voisinage hideux du luxe oriental de quelques uns, et d'une misère immense, effroyable, inouïe, d'une misère qui n'offre d'antécédents et d'analogie nul part. C'est là qu'il faut la voir cette verte Erin, si chère aux poètes, la belle émeraude, the first gem of the sea, la première perle des mers, enchaînée dans l'Océan, avec son ciel brumeux et sa brillante robe de verdure, ses montagnes escarpées, ses torrents sonores, ses frais vallons, ses grands lacs, ses prairies éternelles, et ce large fleuve Shannon qui la traverse lentement en lui distribuant en vain le bienfait de ses ondes.

C'est sur cette terre, si favorisée par la nature et si maltraitée par l'homme, que se développe, à cette heure, à la face du monde, un grand drame suivi d'un œil d'effroi par l'aristocratie anglaise, et dont le dénouement sera terrible, car il ébranlera sur sa base le vieil édifice de la constitution britannique; dans ce drame il y a quatre acteurs principaux : l'Irlande protestante, l'Irlande catholique, le gouvernement anglais et O'Connell; établissons brièvement la position et le rôle de chacun d'eux. La population irlandaise se divise en deux parties bien tranchées, sans nuances intermédiaires, qui forment deux nations dans une. Il y a des Anglo-Irlandais, Anglicans, Orangists, aristocrates et riches, c'est tout un, race impitoyable par la conquête, affirmée par la violence, et enrichie par la spoliation. D'après le dernier tableau statistique de 1834, cette fraction de la population ne compte guère plus de 300,000 âmes. Puis viennent les Miléens-Irlandais, race indigène, catholique, démocratique et pauvre, race vaincue et spoliée. Ce parti national, auquel se sont joints aujourd'hui les presbytériens du nord et autres protestants dissidents en haine de l'aristocratie, compte près de sept millions d'âmes.

Dans le premier parti les fortunes varient d'un million à cinquante mille livres de rente. Quant au second, sauf quelques existences exceptionnelles, nées du commerce et de l'industrie, voici la classification sociale la plus simple; si incroyable qu'elle paraisse, je ne l'invente pas, je la choisis toute faite dans le livre de M. de Beaumont, où elle est appuyée de documents authentiques : " Les uns, les privilégiés, mangent des pommes de terre trois fois par jour; d'autres, moins heureux, deux fois; ceux-ci, en état d'indigence, une fois seulement; d'autres enfin, plus dénués encore, demeurent un jour, deux jours même, sans prendre aucune nourriture (2)."

(2) L'Irlande, t. I, p. 203.—Le pain est pour les cinq sixièmes de la population irlandaise un objet de luxe par-

te. Ainsi donc, ici pas de ces classes moyennes (3) qui, formant l'échelle graduée du millionnaire au prolétaire, préservent l'un du contact et de l'agression de l'autre; cent palais contre mille huttes de boue, un million de mendians contre cent Lucullus, voilà l'Irlande.

On comprend que, réduite à ces simples termes, la question eût été vidée depuis longtemps, si l'aristocratie d'Irlande n'eût eu à son service l'artillerie, les habits rouges et les police men de sa cour l'aristocratie anglaise; celle-ci bien mieux inspirée chez elle, mais poussée ici par le fanatisme religieux, par je ne sais qu'elle antipathie de race qui semble innée entre les deux peuples, par un amour mal entendu du lucre commercial et par l'attrait des bénéfices communs d'une oppression commune, et aussi enfin par ce sentiment de solidarité qui unit toutes les aristocraties, a, pendant sept siècles, ordonné, dirigé, autorisé ou sanctionné toutes les mesures qui ont conduit l'Irlande au déplorable état où nous la voyons aujourd'hui. La perte de ses colonies d'Amérique, en lui ouvrant les yeux, l'a ramenée à de meilleurs sentiments. Le grand mouvement démocratique parti de chez nous l'a effrayée; elle a commencé par concéder d'un côté en châtiant et enchaînant de l'autre. L'abolition de plusieurs lois pénales, la répression impitoyable de l'insurrection de 1798, et l'acte d'union de 1800 sont des faits presque simultanés. Depuis, l'aristocratie anglaise s'est trouvée forcée de plus en plus à alléger la tyrannie qui pesait sur l'Irlande; aujourd'hui elle est à bout de concessions; de politique qu'elle était, la question tend de jour en jour à devenir sociale; ce n'est plus seulement de la liberté politique et religieuse que veut l'Irlandais, c'est du pain et de la propriété, c'est l'abolition de cette dîme écrasante qu'il paie au ministre d'une religion qu'il déteste; de ces corporations municipales qui le pressurent, de ce système de fermage qui l'épuise, c'est enfin la possibilité d'acquiescer ce sol dont il a été spolié, qu'il féconde de ses mains, et sur lequel il meurt de faim. En un mot l'aristocratie anglaise ne peut se débarrasser de ce fantôme toujours dressé devant elle qu'en réformant en Irlande l'aristocratie, les municipalités et l'église, c'est-à-dire en touchant aux principes constitutifs de sa propre existence. Si différent que soit l'état des deux pays, une telle mesure ne serait-elle pas pour l'aristocratie anglaise une sorte de suicide, et sera-t-elle assez généreuse pour l'accomplir ? Il est permis d'en douter, et l'on peut croire, avec bien plus de raison, que sans ce même homme qui depuis vingt ans lui arrache une à une toutes ces concessions, sans cet homme qui d'une main agite et de l'autre contient l'Irlande, le gouvernement anglais n'eût

faite ment inconnu. Tous les ans, à peu près à la même époque, on annonce en Irlande le commencement de la famine, ses progrès, ses ravages son déclin; les commissions anglaises chargées de la grande enquête de 1835 sur l'état social de l'Irlande constatèrent qu'il y a dans ce pays près de trois millions d'individus qui, chaque année, sont sujets à mourir de faim. Ceux qui ne meurent pas de faim ne sont pas comptés.

(3) Ce n'est pas à être entendue d'une manière absolue, il y a trois ou quatre villes commerçantes en Irlande où se forme un noyau de classe moyenne; mais le fait est si restreint qu'il est permis de n'en pas tenir compte. Voir du reste à ce sujet les tableaux statistiques annexés au livre de M. de Beaumont.

pas été fâché d'en finir une fois pour toutes, par les armes, avant que le danger ne grossisse, et pourvu qu'une grande imprudence lui permit de pallier, aux yeux du monde et à ses propres yeux, une grande iniquité.

Ceci nous amène enfin, après quelques détours qui m'ont paru indispensables pour la clarté de ce qui suit, à aborder la figure historique, non pas la plus haute, mais certainement la plus extraordinaire de notre temps.

Représentez-vous, en effet, un homme qui n'est ni soldat, ni magistrat, ni prêtre, et qui, dans sa physionomie et dans ses actions, tient à la fois du soldat, du magistrat et du prêtre; un homme qui, sans autre force que sa parole, est parvenu dans une société organisée, au milieu d'un dédale de lois répressives, à fonder un gouvernement extra-légal, dont il est le chef, suprême et absolu; un pouvoir qui, assis sur cette base si fragile, la faveur populaire, dure depuis tantôt vingt ans et s'accroît chaque jour; un pouvoir qui n'en fut jamais, qui s'étend partout, bien que ses droits ne soient écrits nulle part, qui s'exerce à la face du soleil, sans autre moyen d'action que le blâme ou la louange, qui a sa liste civile payée avant l'impôt légal, qui lève des taxes, donne des avis qui sont plus puissants que des lois, et conduit, pour ainsi parler, au doigt et à l'œil sept millions d'hommes. Entrez pour un instant dans la position de ce médiateur intéressé entre l'Irlande et l'Angleterre, c'est-à-dire entre l'esclave impatient du joug, toujours prêt à courir à la révolte, et le maître fatigué de céder, poussé par l'irritation à la violence. Entre ces deux passions en sens contraire, dont l'une est plus impétueuse que forte, l'autre plus forte qu'impétueuse, voyez cet homme qui apprend à l'esclave comment il faut suppléer à la force par la ruse, menacer toujours et n'attaquer jamais, et, pacifiquement agité, se tenir sur la limite extrême qui sépare la résistance légale de l'insurrection; qui tantôt terrifie le maître des éclats de sa voix, tantôt chante ses louanges, gémit comme un possédé sur la place publique, puis s'habille en marquis et va faire sa cour, chicane en avocat et tonne en tribun, allie dans des proportions énormes les qualités et les défauts les plus contraires, l'astuce et la franchise, la prudence et la violence, l'énergie et la subtilité, la dignité et la grossièreté, les idées les plus élevées et les déclamations les plus vulgaires; et tout cela, il faut le dire, mélangé, uni, fondu en un sentiment qui ne varie jamais, l'amour ardent du pays natal incarné tout entier dans cette organisation bizarre, grandiose et complexe qui s'appelle Daniel O'Connell.

L'agitateur, comme disent les whigs; le roi-médiant, the king beggar, comme disent les Tories, ou le libérateur, comme disent les Irlandais, est né dans la partie sud-ouest de l'Irlande dans une région montagneuse et sauvage de la province de Munster, dans le comté de Kerry, à Carhen, en 1774, une des plus mauvaises années de l'Irlande, qui ne s'a jamais eu de bonnes; la tyrannie légale était alors dans toute sa force. Les lois pénales, (4) renfermaient le ca-

(4) Il serait trop long d'exposer ici ces lois abominables et odieuses aujourd'hui abolies; pour en donner une idée au lecteur, il me suffira de signaler cette disposition qui défendait à tout catholique de posséder un cheval valant

## FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

### REVUE DE PARIS.

Enfin, nous voici donc en carême ! on va se déridier, rire et se divertir. La crise financière, la rareté de l'argent, l'inquiétude des esprits, qui ont marié les timides tentatives du carnaval, seront sans force contre l'irrésistible entraînement de cette joyeuse époque qu'on nomme le carême. C'est maintenant que la folie va secouer ses grelots argentins, et que les salons vont s'ouvrir aux frétilantes mascarades. Tous les anciens usages sont renversés; le monde a pris au rebours les traditions du vieux temps. Au carnaval, le jeûne, l'abstinence et les plaisirs modérés; au carême, la danse, l'abondance et la bombance. Les partisans des vieux préjugés se révoltent en vain contre ce renversement des coutumes surannées. S'il y a contre-sens, ce n'est que pour les dévots, et ceux-là ont toujours le droit de s'abstenir et de passer le carême à leur guise. Quant aux modérés et aux timorés qui veulent mener de front leurs plaisirs et leur salut, ils ont la ressource des indulgences.

La pluie, a dignement terminé le pâle carnaval que nous avons eu. Les promenades du dimanche et du mardi gras ont subi la déroutante du mauvais temps. C'était pitié que de voir Monte-Christo, ce bœuf fétiche, dont la taille colossale et l'illustre nom méritaient un meilleur sort, cheminer tristement dans la boue et ne rencontrer sur son passage que de rares spectateurs. Les gens de sa suite imitaient sa contenance mélancolique et ouvraient leurs parapluies pour sauver le clinquant de leurs costumes. Jamais plus lamentable cortège ne figura dans une

ôte consacrée à de joyeux ébats. Sur les boulevards, pas une seule voiture de masques, pas un seul fringant équipage; quelques fineses marchaient lentement sur deux files clair-semées, et de loin en loin on voyait apparaître au milieu de la chaussée, quelques polissons revêtus de sales oripeaux et portant sur leurs haillons une chemise blanche tachée de vert. Voilà quelle a été l'agilité, voilà le spectacle de jour que nous a offert le carnaval de Paris en l'an de grâce 1847.

M. le duc de Nemours n'a pas voulu laisser finir le carnaval sans donner un bal travesti, et il a eu l'idée d'imposer à ses invités un travestissement uniforme. Passé encore s'il avait choisi quelque brillant costume emprunté à une grande époque historique, ou inspiré par une élégante fantaisie; — mais non, Son Altesse Royale, ne se souciant ni de splendeur ni d'élégance, a tout simplement choisi le vulgaire costume de pierrot.

On comprend difficilement ce singulier choix de la part d'un prince qui affiche une grande sévérité sur le chapitre de l'étiquette, et qui a proscrié de ses salons le pantalon, considéré comme trop irrévérencieux. N'est-il pas étrange, en effet, de voir ce rigorisme fléchir tout d'un coup et faire place à l'excès contraire ? Comment expliquer ce changement subit, cette bizarre métamorphose ? D'où vient cette dérégulation pour le niais blafard de la comédie italienne ? Pourquoi le prince a-t-il voulu rendre cet éclatant hommage à la mémoire de Debureau ?

Les courtisans du régent présumptif prétendent qu'il a le caractère et les idées de Louis XIV. Cette similitude peut exister sous d'autres rapports, mais assurément on ne la retrouvera pas dans le chapitre des travestissements. Lorsque le grand roi donnait des bals costumés, lui et sa cour revêtaient des formes et des parures olympiennes. Loin de déroger et de s'abaisser par le travestissement, ces nobles seigneurs

et ces grandes dames s'élevaient au rang des divinités. Ils représentaient les dieux et les déesses. Le roi était Apollon, conduisant le char du soleil, avec un habit de drap d'or ressemblant de pierreries. Ses gentilshommes étaient Mars, Hercule, Neptune, et après les dieux venaient les héros, Achille, Hector, Pénélope, Alexandre; les dames étaient Venus, Diane, Junon, Flora, les Grâces, les Nymphes, les Bacchantes. A la bonne heure ! voilà qui était grand et majestueux, et il y a loin de là aux pierrots et aux pierrettes de M. le duc de Nemours.

Si le bal des pierrots manquait de majesté, en revanche il offrait un coup d'œil piquant, grâce au costume, la gaité la plus vive et la plus innocente régnait dans cette fête. On n'avait fait que deux cents invitations, et dans ce nombre l'exigence des travestissements avait cédé devant certaines considérations. Tout le monde ne peut pas porter l'habit de pierrot ni le jupon de pierrette. Il y avait des dispenses d'âge et de position, et le bal était encadré d'une bordure sérieuse qui faisait mieux ressortir encore la joyeuse bizarrerie de la mascarade.

Du reste, les pierrots avaient eu soin de relever par la richesse de l'étoffe et par l'agrément des broderies la triviale monotonie de leurs costumes. C'étaient des pierrots de soie et de velours, des pierrots chamarrés, des pierrots de toutes couleurs. Les pierrettes avaient consulté les plus charmants dessins de Gavarni; elles avaient appelé à leur aide toutes les ressources de la coquetterie; elles s'étaient arrangées pour mettre toutes leurs perles et tous leurs diamants dans ce costume si lesté et si pimpant. Mais, tout en se faisant pierrettes aristocratiques par le luxe des ajustements quelques-unes avaient voulu rester dans l'esprit de leur rôle en déployant les grâces fringantes de l'emploi. Celles-là dansaient en vraies pierrettes, et en voyant le fini de

leurs pas et la sémillante érudition de leur pantomime, on aurait pu croire qu'elles étaient allées, incognito et par amour de l'art, étudier la physionomie de pierrotte à la grande école du bal Valentino.

Les trois premiers jours du carême ont été signalés par de nombreux bals dont l'énumération serait bien longue. — Le balbourg Saint-Germain a dansé chez Mme la marquise de L..., qui, selon la mode du temps a transformé son jardin en salle, ou plutôt en serre de bal. Aujourd'hui, dans les riches hôtels où l'on donne des fêtes, le jardin est mis sous verre, et cette recherche, si rare jadis, se multiplie chaque jour et passe de la rive droite à la rive gauche de la Seine.

Malgré la grippe et malgré la crise financière, cette suite indéfinie de bals n'a rien de moins gênant et plus réelle, il y a eu cette semaine plusieurs fêtes particulières dans les salons diplomatiques. Lord Normanby fait tous ses efforts pour rendre à l'hôtel de l'ambassade anglaise l'éclat dont il avait toujours réjoui. On a dansé chez Mme la comtesse P. de B..., chez Mme la marquise de H..., à l'hôtel de L..., et dans le délicieux jardin d'hiver que M. le général D... vient de créer à si grande frais, ajoutant cette merveille aux splendeurs d'une des plus magnifiques habitations de Paris.

Dans ces derniers bals on a remarqué que la mode allait toujours déshabillant de plus en plus les femmes qui, se piquent de donner le ton. Nos merveilleuses se découvrent autant que possible; telle est déjà la légèreté de leur costume de fêtes, qu'on n'ose prévoir où s'arrêtera et où ne s'arrêtera pas cette indécision. Peut-être le progrès qui se manifeste si ouvertement va-t-il rétrograder jusqu'aux élégantes traditions du Directoire, alors que les statues antiques avaient remplacé les gravures de modes. C'était le bon temps où une demi-summe de gaze suffisait pour draper une belle femme de Paris. La dra-

porie n'était qu'un nuage, une vapeur légère et diaphane qui laissait voir les déesses dans toute leur majesté. En ce temps-là, les mœurs de Rome et d'Athènes étaient en honneur; on s'inspirait des divinités mythologiques; on copiait le marbre; on reproduisait Vénus, Junon, Hécube, les Grâces, Diane, et quelquefois Minerve. — Aujourd'hui, c'est autre chose; l'imitation part d'une sphère moins élevée, et il y a révolution dans la toilette des femmes, elle est due aux Tableaux vivants qui se sont groupés et développés sur plusieurs scènes de Paris.

L'inventeur des tableaux vivants tels que nous les voyons en ce moment à Paris est Sa Majesté le roi de Bavière, ce même monarque qui vient d'appeler Mlle Lola Montès aux plus hautes dignités de sa cour. Avant lui, l'Allemagne avait imaginé les tableaux vivants costumés; mais le roi de Bavière, qui mérite, sinon un brevet d'invention, du moins un brevet de perfectionnement, a conçu le premier l'audacieuse idée de déshabiller les figures de ces tableaux; et de les montrer dans le simple appareil des statues de Praxitèle, le créateur de la Vénus de marbre, le voluptueux sculpteur dont le ciseau ne daigna jamais modeler les plis d'une étoffe ou les veines d'une feuille de vigne. C'est le pur amour de l'art qui a conduit le monarque bavarois à cette hardiesse. " Il fit exécuter ses premiers tableaux vivants et nus à Rome; où il s'était rendu en amateur des beaux-arts; cachant son rang sous un demi-incognito. Des spectateurs choisis parmi les plus grands personnages et les artistes les plus habiles, étaient assis admis à ces représentations mystérieuses qui scandalisèrent, dit-on, le pape et les dignitaires du sacré collège. La prudence des princes d'Allemagne s'alarmait en apprenant que l'auguste empereur faisait reproduire par les plus beaux modèles de la nature vivante les plus fameuses compositions de Jules Romain. Cette incarnation